

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'éthique d'un « mécréant »

Jacques Guay, *La presse des autres*, Outremont, Lanctôt, 1996, 176 p.

Francine Bordeleau

Number 88, Winter 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39291ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bordeleau, F. (1997). Review of [L'éthique d'un « mécréant » / Jacques Guay, *La presse des autres*, Outremont, Lanctôt, 1996, 176 p.] *Lettres québécoises*, (88), 48–48.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

L'éthique d'un « mécréant »

Devenu professeur un peu malgré lui, après avoir été congédié du *Jour*, Jacques Guay n'aura jamais cessé de faire réfléchir et d'invectiver ceux qu'il continuait de considérer comme ses pairs.

ESSAI

Francine Bordeleau

C E LIVRE, QUI REGROUPE TEXTES DE CONFÉRENCES et chroniques publiées dans divers magazines (principalement *Nouvelles-CSN* et *Le « 30 »*), Jacques Guay avait prévu de le publier, comme en témoignent ses notes explicatives en bas de pages. Sa mort prématurée, en novembre 1995 — il était âgé de 58 ans —, l'aura cependant empêché de peaufiner l'ouvrage « qui demeure, en ce sens, inachevé », précise Jacques Keable en introduction. Guay aurait peut-être choisi encore d'autres textes ; peut-être leur aurait-il adjoint une analyse globale (qui eût été franchement bienvenue). Il reste que *La presse des autres* contient, sur l'information et le métier de journaliste, des considérations d'une lucidité et d'une justesse exemplaires, et dont il faudrait bien — même s'il s'agit là d'une espérance utopique, voire naïve — que les médias se décident à prendre acte.

On remarquera, (re)lisant Jacques Guay, que celui-ci ne pratiquait pas une écriture particulièrement raffinée, qu'à ses yeux, sans doute, le « style journalistique » ne devait guère s'embarrasser de préoccupations esthétiques. C'est néanmoins dans une langue correcte, quoiqu'un peu monotone, que le professeur-journaliste rend compte de l'état des médias (et principalement de la presse écrite).

Ces derniers, démontre Guay tout du long, et le plus souvent en s'appuyant sur des exemples concrets tirés de l'actualité, sont extrêmement mal en point. C'est ainsi que, outre une charge somme toute attendue contre la violence et le sensationnalisme, ces deux tares — et mamelles — du journalisme sempiternellement dénoncées, on trouvera une analyse — fort bienvenue — du traitement médiatique réservé à des événements comme les incendies de Saint-Amable (les vieux pneus) et Saint-Basile (les BPC) ainsi que la crise d'Oka. Jacques Guay voit là des « bons exemples de mauvais journalisme », qui donnèrent lieu à « beaucoup de nouvelles, peu d'information ». Qu'eût-il fallu ?

Qu'un journaliste d'expérience — de ceux qu'on espère habituellement mettre à la préretraite — fasse le tour de la copie accumulée et en sorte les points saillants. Qu'il fasse à la fois le point sur la journée écoulée et un suivi des questions laissées sans réponse. Et ce, sans ignorer ce qu'ont publié et diffusé les concurrents.

À ses confrères, Jacques Guay ne craint pas de donner des leçons de journalisme, leur rappelant qu'ils doivent être des sceptiques et des « mécréants » ; que leurs interlocuteurs (souvent appelés de façon abusive « personnes-ressources ») ont toujours quelque chose à vendre ; qu'« on essaie de [les] manipuler »... Avec l'éthique, son grand cheval de bataille, Guay s'emploie d'ailleurs à montrer, à travers quelques textes, comment s'exerce cette manipulation des journalistes et de l'information : aujourd'hui, elle est en bonne partie le fait des nombreux « mercenaires en communication ».

Mais l'information a aussi tout à craindre de la confusion des genres (souvent pratiquée par les journalistes eux-mêmes, qui deviennent de plus en plus des pigistes en communication). « Des groupes organisés, tel Média science de Québec, font indifféremment de la vulgarisation scientifique dans des revues spécialisées et des publi-reportages », mentionne Guay à titre d'exemple. Comment être sûr, dès lors, que ces groupes fassent toujours la distinction entre information et publicité ?

La presse est de toute façon « asservie » par la publicité, comme elle l'est par les relations publiques, comme elle l'est par la concentration. Quand auront été mis à mal *La Presse* — qu'il abhorrait au plus haut point —, *Le Soleil*, le *Journal de Montréal*, le *Journal de Québec*, *L'actualité* et *tutti quanti*, quand aura été établie la contamination par les « communicateurs » en tous genres et révélée l'imposture du « journalisme non critique » — « comme si cela pouvait encore être du journalisme » —, on se demandera en définitive où peut bien se manifester aujourd'hui une presse libre. « La seule grande question qui se pose est la suivante : Fait-on encore du journalisme ? » dira plutôt Jacques Guay.

Histoire de « donner à des futurs journalistes la passion d'un indispensable métier, celui d'informer les citoyens », il avait fondé à l'Université Laval, en 1993, l'hebdo *L'Exemplaire*. Là survivra peut-être, un temps, l'esprit caustique de Jacques Guay.



Jacques Guay